



Number: 03 - Juin 2017

ISSN: 2543 - 3814

MUQADIMET

Quarterly Academic Journal

THE POWER OF THE INTELLECTUAL AND THE CULTURE OF DEFERENCE

THE CONDITIONS OF DIFFERENCE

ERICH FROMM AND RELIGION

TRANSLATION BETWEEN THE DEVOTION OF THE STRANGER AND THE EMANATION OF THE INTERPRETATION

THE MODERN READINGS OF THE QUR'AN BY TAHA ABDELRAHMANE

THE ART AND THE HISTORY, A VISIT TO NUMISMATIC ROOM AT THE NATIONAL MUSEUM OF ANTIQUITY AND ISLAMIC ART IN ALGIERS

In French:

THE CONDITIONS OF WRITINGS ABOUT HOUSING, THE CHALLENGE OF ARCHITECTURE AND PHILOSOPHY

Published by the laboratory of philosophy and its history
university of Oran 2 - ALGERIA

Souhail FARAH Lebanon

Basel F. SALEH Lebanon

Hassan HAMAD Egypt

Ahmed BRAHIM Algeria

Khadija BELKHIR Algeria

Rachida SI TAYEB Algeria

Madjid CHACHOUR, French

M. Chaouki ZINE Algeria



جامعة ورقان
جامعة ورقان

Directeur de la publication: Mounir BAHADI

Rédacteur en chef : Ahmed RENIMA

Comité scientifique:

Mohamed MOULFI- Université D'Oran 2

Souheil FARAH - L'université de Moscou

Anwar HAMMADA- Université D'Oran 2

Rachid AL HADJ SALAH -Université Du Kuwait

Hocine FSIAN - Université D'Oran 2

Driss BELLAHCENE - Université Paris 8

Hamza ZAOUI – Université D'Oran 2

Frédéric MAATOUK - L'université Libanaise

Benamer SOUARIT - Université D'Oran 2

Maher ABDELKADER - Université D'Alexandrie

Comité de Rédaction:

Sadek OULARBI

Mohamed YAFSAH

Ouahiba YAHYAOUI

Ayoub AMMARI

Abdenasser MDJAHED

Secrétaire de rédaction:

Aicha SALMI



KONOUZ EDITIONS

Les conditions de l'écriture sur l'habiter.

Le défi de deux discours savants: l'architecture et la philosophie

Madjid CHACHOUR¹ et Mohammed Chaouki ZINE²

Abstract:

Writing about housing has taken on a diffuse character in recent years. Linking between architecture and philosophy still a hard task to deal with, Many deferent disciplines have been associated to the study this phenomena. The combination of knowledge, has often failed to produce an expected result for at least two reasons: on the one hand, each discipline claims, in its discourse, the truth about the question of hosing; On the other hand, this theme has been fragmented according to the variety of approaches to the point that it has lost its essential status. The sociologist, as well as the architect, the psychologist or the anthropologist, when he approaches the habitation, applies his regional epistemology to it. Is it possible to study the same theme in a transversal and interdisciplinary way, where knowledge is articulated between them? Are there not overlaps where disciplines lend each other frameworks of thought, methods and concepts to consolidate?

Key words: Writing, living, architecture, philosophy, urbanism.

1. Spécificité de l'écrit sur l'habiter

1.1. *Position du problème*

L'écriture sur l'habiter a pris ces dernières années un caractère diffus. Toutes les disciplines y ont été associées, chacune dans son domaine de prédilection. Ce concours des savoirs, tout aussi éclectiques que divergents, n'a pas donné souvent un résultat escompté pour deux raisons au moins: d'une part, chaque discipline revendique, dans son discours, le dire-vrai sur la question de l'habiter; d'autre part, cette thématique a été fragmentée selon la variété des approches au point qu'elle a perdu de son statut essentiel. Le sociologue tout aussi que l'architecte, le psychologue ou l'anthropologue, quand il aborde l'habiter, lui applique son épistémologie régionale, et le truffe de gloses et de

¹ Madjid CHACHOUR: Maître assistant, enseigne l'architecture à l'Université de Mostaganém (Algérie), et prépare une thèse de doctorat sur la forme et les signifiants de l'habiter au DeVisU (Design Visuel et Urbain), EA n°2445, UVHC - Valenciennes.

² Mohammed Chaouki ZINE: Docteur en philosophie de l'Université d'Aix-Marseille, Maître de conférences à l'Université de Tlemcen (Algérie). Chercheur associé au CEPERC - UMR 7304, Aix-en-Provence.

termes savants comme pour témoigner du bien-fondé de sa démarche. Est-ce un tort ? Le même thème ne peut-il pas être étudié de façon transversale et interdisciplinaire où les savoirs sont articulés entre eux ? N'y a-t-il pas des points de chevauchement où les disciplines se prêtent mutuellement des cadres de pensée, des méthodes et des concepts pour se consolider ? Peut-on tabler uniquement sur un parallélisme radical où le maître mot serait "l'incommensurabilité" ?

1.2. Questions de méthode

En réalité, l'habiter requiert une approche spécifique qui ne se réduit pas à une *habitation* (l'*oïkos* chez les grecques ou *Domus* chez les romains) aux dimensions spatio-temporelles définies, ni à un *habitant* comme atome psycho-social, immergé dans l'instantanéité des nécessités quotidiennes. L'habiter se réfère, dans son soubassement, à ces aspects urbanistiques et socio-psychologiques, mais il ne s'y réduit pas. Il nécessite une approche phénoménologique dont le principe fondateur formulé par Husserl est « le retour aux choses mêmes ». C'est la *chose-même de l'habiter* qu'il conviendrait d'interroger et savoir dans quelle mesure une telle problématisation de l'habiter se concentre sur ce que *l'habiter* veut dire, et non pas uniquement sur ce que *habiter* signifie. La substantivation du verbe introduit cet essentiel qui manque à l'analyse. En effet, en tant que précurseurs dans la compréhension de la demeure humaine, les philosophes s'interrogent souvent dans leurs écrits sur l'existence d'un réel concept de l'habiter : est-il marqué par une rupture entre sa conception architecturale et son instanciation physique ? Où peut-on distinguer l'écart qui réside entre la synchronie de la conception et la réalisation diachronique du projet architectural de l'habiter ?

2. Le statut de l'écriture dans les discours architectural et philosophique

2.1. Culture de l'écrit sur l'habiter et fondement des connaissances.

Le thème de l'habiter est très présent dans la philosophie.² En effet, au début du XIX^e siècle, le nombre de traités consacrés explicitement dans les pages de la philosophie sur l'esthétique de l'architecture est important, notamment dans les développements de l'esthétique de Hegel et les réflexions de Martin Buber.³ La culture de l'écrit sur *la boîte noire habitable* donne accès à une pensée plus ambiguë et plus abstraite qu'elle en apparaît dans la réalité, car elle cristallise la complexité économique des interactions entre pratiques spatiales et leurs significations socio-spatiales. Il y a lieu de commencer par la gamme des énoncés qui désignent le vocable « habiter » du point de vue étymolo-

gique et lexicographique. Nous nous contenterons de quelques références relatives aux langues anciennes, en l'occurrence le grec et le latin auxquelles nous rajouterons l'arabe classique qui recèle une terminologie intéressante concernant l'idée de l'habiter. Comme l'ont montré de nombreuses études,⁴ il y a lieu de distinguer les vocables « habitation », « habitat » et « habiter » pour donner sa spécificité à chaque terme et le rôle qu'il joue dans ses différents emplois. Il est indispensable de reprendre succinctement la généalogie de ces termes et en faire le bilan épistémologique.

Le terme « habitat », dans son acception du XIX^e siècle, est relatif à la botanique pour désigner le territoire qu'occupe une plante, et il y a lieu de se demander si le terme arabe *nabita*⁵ n'aurait-il pas une parenté sémantique avec cet état de fait, lequel terme fait référence à une plante sauvage qui pousse partout. Le terme *habitat* désignait au XIX^e siècle le « milieu » dans lequel évolue une espèce animale ou végétale et par extension, le milieu qu'occupe l'espèce humaine, pour ne pas se cantonner dans l'aspect éthologique, lequel milieu a pris le sens basique de logement.

Se loger, pour l'homme, c'est construire une habitation, une démarche culturelle propre à son espèce. Demeurer, c'est culturel contrairement à l'occupation, par la plante ou l'animal, d'un terrain sauvage ou domestique, c'est naturel. Mais à la lisière de la culture et de la nature, l'homme porte des dispositions spécifiques qui se traduisent par les termes de la même famille : habitude, habit, habitus. Les habitudes peuplent les logis par les actions récurrentes; l'habit est ce qui permet de se protéger (du froid, du chaud, du regard indiscret, etc.); l'habitus désigne, enfin, une manière d'être, un terme qui a été réactualisé par Pierre Bourdieu et qu'il a élevé au rang de concept opératoire pour désigner un principe générateur de pratiques. La notion de l'habitus est capitale pour démontrer la capacité de l'habitant à organiser l'espace vécu par un fonds de dispositions acquises et mises en pratique.

2.2. Au-delà du sujet et de l'objet : le statut phénoménologique de l'habiter.

Il y a lieu de penser que l'habitus contribue à créer des pratiques, à inventer le quotidien (d'après les dires de Michel de Certeau), et non pas uniquement le répéter de façon monotone comme le stipule l'habitude. Il requiert la dimension *ontologique* d'être-dans-le-monde, et non pas l'aspect *éthologique* d'occuper un territoire par nécessité biologique. Cette dimension ontologique a particulièrement été soutenue par Martin Heidegger avec sa fameuse conférence de Darmstadt datée du 5 août 1951, aujourd'hui un clas-

sique pour toute réflexion sur l'habiter: « Bâtir habiter penser ». ⁶ La particularité de ce titre, c'est qu'il a été rédigé sans virgule: « *Bauen wohnen deneken* ». Comme si l'auteur voulait montrer le caractère inextricable entre l'usage des mains et des matériaux (une entreprise spécifiquement humaine et culturelle), le fait d'habiter la demeure faite par les mains et les matériaux et enfin, l'usage de la réflexion dans la mise en forme de la demeure, la main fabricatrice n'étant pas dissociée de la raison planificatrice selon la dialectique de la fin et des moyens. Dans cette conférence, Heidegger ne parle pas du logement comme construction achevée et prête à être occupée par l'homme, mais d'être-là (*Dasein*⁷).

Ce n'est pas toute construction qui est *habitable*, bien qu'elle serve d'*habitable* pour l'être humain. Il y faut une manière d'être : « Le vieux mot *bauen*, auquel se rattache *bin*, nous répond: "je suis", "tu es", veulent dire : j'habite, tu habites. La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes *sommes* sur terre est le *buan*, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter»;⁸ et plus loin, il conclut: « Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre ».⁹

Cette définition ontologique promulguée par Heidegger dit-elle le sens de l'habiter par-delà son essence? Cet "habiter" se réduit-il à un simple « être dans l'espace »? Se résume-t-il à une simple "habitation"? En effet, il est difficile de cerner la conception de l'habiter en dehors de ses *eccités* spatio-temporelles, et il est même inopportun de le saisir dans sa dimension abstraite et détachée des êtres qui le peuplent et le remplissent de sens, d'action et d'intention. Mais pourquoi Heidegger a-t-il associé l'habiter à la manière d'être sur terre? La lecture de Peter Sloterdijk¹⁰ est, à ce propos, éloquente. Il y a matière à penser que la terre est "sphérique" et que l'homme suit ce mouvement depuis la mémoire prénatale (un fœtus en position sphérique) jusqu'aux actions tourbillonnaires et browniennes dans les gestes quotidiens, et jusqu'à l'édification d'une civilisation mondialisée et donc, par principe, sphérique¹¹ où êtres, choses et personnes tournent de façon récurrente, sans pouvoir s'exorbiter.

Sur le sillage de ces réflexions ouvertes par Heidegger et la conception ontologique de l'espace, un certain nombre de philosophes se sont penchés sur la question, en premier lieu desquels figure Benoît GOETZ. Selon lui, l'habiter est dans son premier sens, un procédé d'occupation de l'espace: « Habiter est un mode de spatialisation », ¹² celle-ci pouvant converger vers une philosophie de l'espace ou un art de l'espace. Elle peut être

aussi, du point de vue phénoménologique, portée uniquement sur la perception qui suscite une recherche sur le sens des lieux habités comme un espace sensible du vécu.¹³

2.3. *L'entrée en dialogue: prémices de l'écrit sur l'habiter.*

La matière écrite permet d'une manière globale la fixation de la mémoire, des classifications systématiques et des raisonnements plus rigoureux.¹⁴ En outre, l'écriture des architectes a permis la concrétisation du passage d'une forme du discours oral de l'habitant, accompagné par ses aspirations de l'usager temporaire ou du scientifique qui explicite le sens lié au vécu quotidien, au mythe de la maison d'Eden, au dialogue de l'«habiter» et le «bâtir» à titre de solutions au problème existentiel de l'Être,¹⁵ vers une nouvelle expression où l'analyse logique, l'argumentation et la recherche de la preuve prennent le pas sur le récit et la poétique que recèle cet espace heureux Bachelardien: «maison avec cave et grenier».¹⁶ L'écrit sur l'habiter a profondément modifié les conditions de production du savoir dans ce domaine. Au lieu d'être avant le positivisme du XIX^e siècle, une simple fixation sur un récit ontologique d'un espace à vocation géographique¹⁷ à travers lequel un attachement au lieu développe le sentiment d'appartenance (*Sense of Ownership*¹⁸), elle devient, par les décloisonnements disciplinaires érigés par la modernité, la transcription raisonnée de la parole habitante.

L'écrit sur l'habiter prend le pas avec ses supports d'expression et outils linguistiques d'interlocution¹⁹ comme forme de pensée, exprimée par la logique, l'analyse des faits et du vécu, la formulation de supposition, de déduction, d'hypothèses et le recours à l'argumentation. Le texte qui, en général, traite des questions liées à l'habitat possède ce caractère inachevé laissant le lecteur participer au complément des interlignes des paragraphes rédigés. La subjectivité interprétative du phénomène abordé sur «l'habiter» domine par l'usage de référencement par rapport à d'autres œuvres, de rapports analogiques (similitude ou divergence) d'autres auteurs et sont autant d'indices, de coquilles et de failles, opportuns à l'interprétation individuelle.

3. Y a-t-il un discours sur l'habiter? Entre confrontation et confluence épistémologique.

3.1. *L'habiter et ses formes discursives.*

Parler de l'habiter revient à montrer que l'habiter est un «parler», un discours ayant ses règles et ses modalités de fonctionnement. On ne peut montrer un habiter sans l'insérer dans une forme de discours, lequel est régi par une panoplie de notions et de

préceptes, fondatrices pour les premières, régulatrices en ce qui concerne les secondes. L'habiter n'est pas uniquement ce qui se donne à voir (une « monstration »), mais aussi ce qui se donne à décrire par un langage qui prétend à la scientificité (une « démonstration »), le discours architectural en l'occurrence. La question qui se pose d'emblée est de savoir pourquoi et dans quelle mesure *l'habiter* a un statut spécial, sujet à une description savante, ouverte sur les données pluridisciplinaires, par-delà un *habitat* techniquement mesurable (et qui constitue donc seulement l'ossature de la forme habitable) et par-delà un *habitant* qui, de par son statut transcendantal, échappe à certaines mesures, fussent-elles objectives et quadrillées.

3.2. Une grammaire de l'habiter.

C'est à Wittgenstein que revient le mérite de déterminer ce que « grammaire » veut dire dans une approche qui n'est pas strictement linguistique, mais spécifiquement pragmatique et s'apparente, ainsi, à une logique des formes articulée sur des modes d'être ou des manières de faire. Il nous semble que cette approche grammaticale, au sens wittgensteinien du mot, est à même de nous instruire sur l'état de l'habiter, sa structure interne et son statut ontologique. Elle décrit un mode d'être indissociablement lié à une manière de faire, et ce dans un but heuristique afin de montrer que cet habiter, bien qu'il soit ontologiquement autonome, s'incarne dans un habitat, lequel est une structure qui peut être peuplée de pratiques dégourdies. Wittgenstein est le penseur contemporain chez qui se convergent philosophie et architecture.

Cette convergence est visible dans le fait que philosophie et architecture sont une *activité*. La philosophie n'est plus cette théorie qui baigne dans l'abstrait, mais une activité ayant ses règles et ses modes d'emploi. De même que l'architecture est une activité de figuration et d'illustration.

Il y a un souci apparent de clarté²⁰ qui véhicule en amont les discours philosophique et architectural grâce à cette vision synoptique qui saisit les relations entre les choses par-delà leur caractère individuel et essentiel. Par ailleurs, la confrontation épistémologique par les thèses d'architectes penseurs et écrivains comme Peter EISENMAN, Bernard TSCHUMI, Christian NORBERG-SCHULZ et Henri GAUDIN est illustrative pour saisir les termes controversés que « l'espace habité » recèle en tirant de cette situation un enseignement très riche sur le vrai sens de « l'habiter ». Ces discours naissent justement au cœur de cette confrontation entre des approches contrastées. Par exemple, lorsqu'on site Le

Corbusier comme architecte et théoricien du mouvement moderne, on se rend compte qu'il prône - au début de ses écrits dans son manifeste au profit d'une idéologie réductrice et machinale de l'habitation - l'expression métaphorique « *La machine à habiter* »²¹ *comme comparaison sans outils de comparaison. Le terme mécanique y est employé ici au sens figuré* d'une conception techniciste et purement fonctionnelle.

Le Corbusier revisite cette notion de l'habiter, enclenchant par la suite une intertextualité explicite dans une version révisée, annotée et augmentée. Il rectifie le tir par des locutions de substitution à l'encontre de l'espace habité, en déclarant à partir de 1930 par cette interjection « Voici la machine à émouvoir. Nous entrons dans l'implacable de la mécanique [...] ».²² La substitution des termes renvoie à une nouvelle architecture faite de mouvement, d'une chorégraphie, d'une balade architecturale séduisante par la légèreté de sa forme plastique et encore une totale ouverture sur l'extérieur qui se déploie. N'est-il pas pertinent de faire la concrétisation dans le même contexte de ses idées en faisant appel ici à la philosophie du pli de Deleuze²³ (fig.01) que ce dernier affirme?²⁴

D'un autre côté, Henri GAUDIN souligne l'importance d'une spatialité de l'habitat sous forme de récit qu'entretient un *contenu* en rapport à une *contenance spatiale*;²⁵ un sujet par rapport à son espace vécu, pour paraphraser cette expression qui déjoue le sens de l'habiter. Par un recours actantiel ménageant à la fois *tactique* et *stratégie* de l'habitant, faites de détours et de ruses autour desquels la question architecturale de la maison trouve son sens; une architecture qui, en fin de compte, émerge d'une combinaison spatiale entre un vide enfermé et enveloppé et un dehors inconnu dont leurs limites respectives demeurent *imperceptibles*.²⁶

Nous trouvons davantage ce rapport de la compatibilité/incompatibilité entre l'écriture et l'engagement dans les avancées théoriques d'une antithèse selon laquelle le paradoxe fondamental d'une *architecture de plaisir*²⁷ de Bernard Tschumi trouve un essor dans l'écrit architectural des années 1970. En effet, d'après ses « *Manifestes* », cette architecture résulte des paradoxes conceptuels qui laissent fusionner les formes habitables entre elles au milieu des sensations créant le mot d'ordre : *la joie*. Le langage architectural se trouve dès lors démonté en plusieurs morceaux. Ce procédé rhétorique est adopté plus tard par Peter Eisenman²⁸ par l'emploi d'un langage non conventionnel et déstabilisant, une figure d'opposition et de conflit dans *The Architectural Paradox*²⁹. Celle-ci est suggérée afin de désigner « l'espace vécu » comme un *processus langagier* qui se déploie ainsi entre ouver-

ture et fermeture autour desquelles *le mode d'action* se fait dans la contradiction totale de ses énonciations. En plus, l'espace vécu - ou du moins habité - est pour Tschumi un événement paradoxal déjouant ses scènes entre *opposition* et *reliance* : entre expérience d'un intérieur et événements situationnistes ; entre l'historicisme et le politique révolutionnaire ; entre la rigueur et la sensualité ; entre *le plaisir textuel*³⁰ et la *jouissance* de G. BATAILLE³¹.

Dans les années 1980, TSCHUMI continue son argumentation à l'appui par un raisonnement persuasif, cherchant à convaincre les architectes et les théoriciens, en ressuscitant de nouveau cette figure d'opposition et en structurant ses propos autour de relations logiques illustrées d'exemples. Il la dénomme par une nouvelle terminologie : « *la disjonction* », ³² ou la logique de déconnexion, celle-ci étant employée pour définir la métaphore architecturale et sa mise en médiation.

D'autre part, TSCHUMI ne s'éloigne pas de la pensée philosophique contemporaine. Cette position, partagée sans doute par bien des philosophes, paraît assez proche, par exemple de celle de DELEUZE et GUATTARI³³ dont ils approuvent la fécondité d'une vie humaine à partir d'un territoire inconnu de la maison. Il est clair que DELEUZE apporte des notions nouvelles sur le paradoxe du nomadisme qui consiste logiquement à rester sur place et ne pas bouger, mais le nomade emmène tout le temps sa maison avec lui et ne la quitte jamais. C'est pour cette raison qu'afin de se déterritorialiser géographiquement, il faut posséder une demeure, d'où l'habiter ne se réduit pas uniquement à construire sa maison en voyageant. Ce serait alors un oxymore !

Parallèlement à cela, Emmanuel LEVINAS³⁴ évoque, dans sa théorie de l'accueil, l'existence d'une demeure totalitaire³⁵ et infinie et rejoint ainsi les réflexions de Jacques DERRIDA³⁶. En effet, DERRIDA³⁷ en rappel dans sa démonstration par la déconstruction du sens, et ajoute que l'architecture de l'habitation est ponctuée par l'expérience habitante non seulement pour faire espace, mais aussi pour désigner un espacement. Il est difficile de s'interroger sur la nature d'un espace architectural et en même temps vivre l'expérience réelle de cet espace.

L'idée est plus poussée en particulier chez Walter BENJAMIN où la notion d'habiter dans le XX^e siècle devient insolite³⁸. Elle repose sur le *vivre dehors*³⁹ et se décline de plusieurs manières. BENJAMIN se contente de prouver que le monde d'aujourd'hui est caractérisé

par l'absence de l'habitation; l'habitation n'étant qu'éphémère, l'homme en réalité n'habite pas, il est loin d'être exposé au dehors, bien que sa maison lui offre ce monde clos et fermé. En poursuivant la même logique, la maison au lieu qu'elle soit le lieu des habitudes, elle est le lieu de l'événement et de la surprise chez B. GOETZ,⁴⁰ elle ne représente pas un endroit clos et enfermé sur soi, plutôt elle est l'aventure de s'être exposé dehors. GOETZ amplifie ses argumentations par une lecture sur la situation symptomatique chargée de signes de la célèbre toile de *Carpaccio* sur Saint Augustin,⁴¹ ce n'est qu'en observant le dehors à partir d'une fenêtre qu'on s'aperçoit qu'on est sous l'extase d'une sensation surprenante, qu'on est en réalité dans un intérieur, en faisant référence à la fascination et à la rigueur de l'espace picturale du *Studiolo*, du point de vue narratif et iconographique dans le tableau de *Carpaccio*⁴² (fig.02).

3.3. Contextes d'énonciation : sémantique et figures de style.

Dans les textes relatant l'habiter dans les deux discours architectural et philosophique, il est souvent assigné des emprunts métaphoriques de concepts, une fois posées les libertés respectives de la philosophie et de l'architecture.⁴³ Les passages qui semblent en apparence peu ou mal fondés entre les deux disciplines ne doivent pas être interdits. C'est la condition contemporaine d'une coalition langagière d'un échange philosophie/architecture qui mériterait d'être analysée et critiquée de façon approfondie et précise. La philosophie vise une connaissance globale du phénomène de l'habiter, embrassant son sujet dans toute son extension épistémologique et phénoménologique. Cette double stratification de l'habiter s'est centrée sur un terrain d'entente mené par les architectes et les philosophes et interprété par une *dislocation*⁴⁴ et un flottement de l'espace habité par une conduite singulière et/ou universelle et hybride provenant des attitudes habitantes contemporaines. L'architecture en général et « l'habitologie »⁴⁵ (la science de l'habitat) en particulier, n'ont jamais nié l'importance d'échange entre les autres disciplines connexes, surtout celles qui essaient de convertir ses théories au profit de l'expansion et l'élargissement de son champ de référence comme la philosophie et la linguistique.

En outre, c'est par des concepts issus de la linguistique que certains architectes transforment la « syntaxe » architecturale afin de singulariser leurs œuvres. À titre d'exemple, cette grammaire générative est développée dans la « notion de polythétique »,⁴⁶ reprise par Raymond BOUDON des écrits de la thèse de Wittgenstein et remplacée par le terme « rationalité »,⁴⁷ elle en constitue une figure de substitution, en remplaçant le terme par

celui qui le définit. Par ailleurs l'usage de la rhétorique sert quelques fois à impressionner, à convaincre, à émouvoir, à séduire le lecteur et/ou à donner de la crédibilité aux énonciations. Par un texte qui rassemble les trois articles⁴⁸ parus dans la revue new-yorkaise *Art Forum*, Bernard Tschumi⁴⁹ souligne par divers constats et observations émis à l'égard des attitudes ou des comportements dans la manière d'habiter, l'importance du mouvement du corps et ses plis dans la création de l'espace habité. Le paradigme du pli de DELEUZE revient simultanément, il en est très présent dans ce cas-là (fig.03).

Tschumi réemploie l'usage de la figure de l'insistance par le détournement du discours et met expressément en valeur l'idée de la manipulation formelle et stylistique d'un espace habité : « la forme suit la forme ; seule la signification et la formulation des références diffèrent ». L'expression de Tschumi, dans son traité est soulignée par l'usage d'un terme allégorique en anglais « *Architectural Disjunction* », traduit en français par « *Architecture Disjonctive* » ;⁵¹ elle représente de façon concrète et imagée les divers aspects d'une idée abstraite, symbolisant un processus personnifié par une logique de déconnection.

Par ailleurs, il reste impossible de refermer ou de limiter la notion de l'habiter sur un concept particulier, identifiable. Les théories de l'architecture contemporaines sont, de ce point de vue, impuissantes à générer un parfait modèle d'habiter. Ce qui revient, ou mieux s'attellera, de façon limitée et imperceptible n'est qu'une partie limitée aussi de la production philosophique.

Comme il a été évoqué plus haut, seule "la substantivation du verbe *habiter*" qui est en mesure de nous éclairer sur son statut particulier, car il ne s'agit plus d'accomplir un geste somme toute anodin : habiter ! Ce qui stipule donc une manière ordinaire de "se loger". L'habiter va au-delà de cette image mondaine d'occuper un lieu, de prendre un logis. Il est *ce par quoi, ce pour quoi*, il y a l'usage d'un lieu, en étant viscéralement inséré, inextricablement incorporé. On parerait ainsi de l'habiter comme la « scène de l'énonciation »⁵² où le primat est donné au geste ordinaire. Architecture et philosophie semblent accorder à cette scène un droit de cité. L'usager y joue un rôle de premier plan.

Conclusion :

Si nous maintenant l'interpénétration des deux disciplines dans le domaine de l'habitat, pour travailler en marges, aux limites de l'architecture et de la philosophie, l'usage de la preuve et l'argumentation philosophique accentue leurs crédibilités scientifiques, ils sont néanmoins entrepris comme outils de passage d'un état d'abstraction de l'habitation dans sa dimension formelle, fonctionnelle et rationnelle vers une vraie notion de l'habiter dûment recherchée par l'usager de l'espace. La combinaison commune serait de distinguer les limites des deux pôles disciplinaires par la présence d'une part, d'une polythétique dans la pensée philosophique et d'autre part, la persistance d'une thétique phénoménologique récurrente dans les écrits architecturaux. Les deux spirales (sous forme d'oculus) (fig.04) représentent les visions et les regards bipartites que développent les deux disciplines à partir de la perception et la conception de l'objet architectural du projet de la maison.

Le contexte et les enjeux engendrés par les écrits sur l'espace réel à charge matériel de la maison demeure à présent, pour autant banalisé par un discours potentiel entre les échanges ouverts et perméables des deux disciplines (philosophie et architecture), alors que le caractère maniable et instrumental de l'objet d'étude que constitue l'habitation résonne avec certaines confusions, voire même transgressions indiscernables dans son identité comme espace imaginaire, fictionnel et intemporel à la fois.

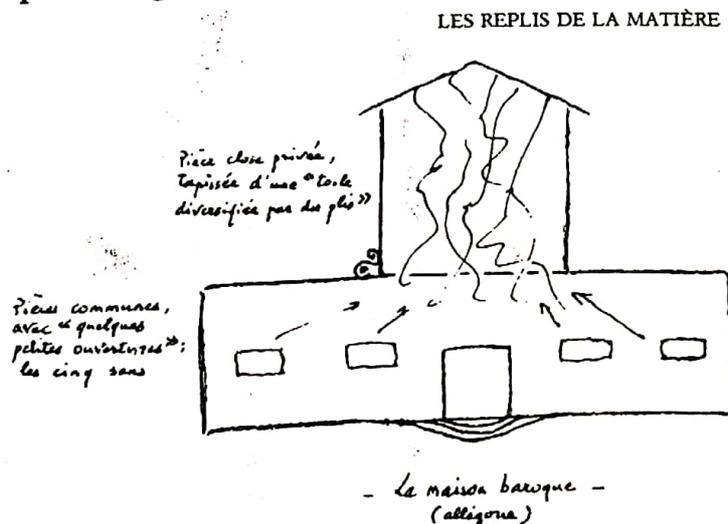


Fig.01. Les replis de la matière: Gilles Deleuze, *Le pli, Leibniz et le baroque*, les éditions de minuit, 1988. p.6.

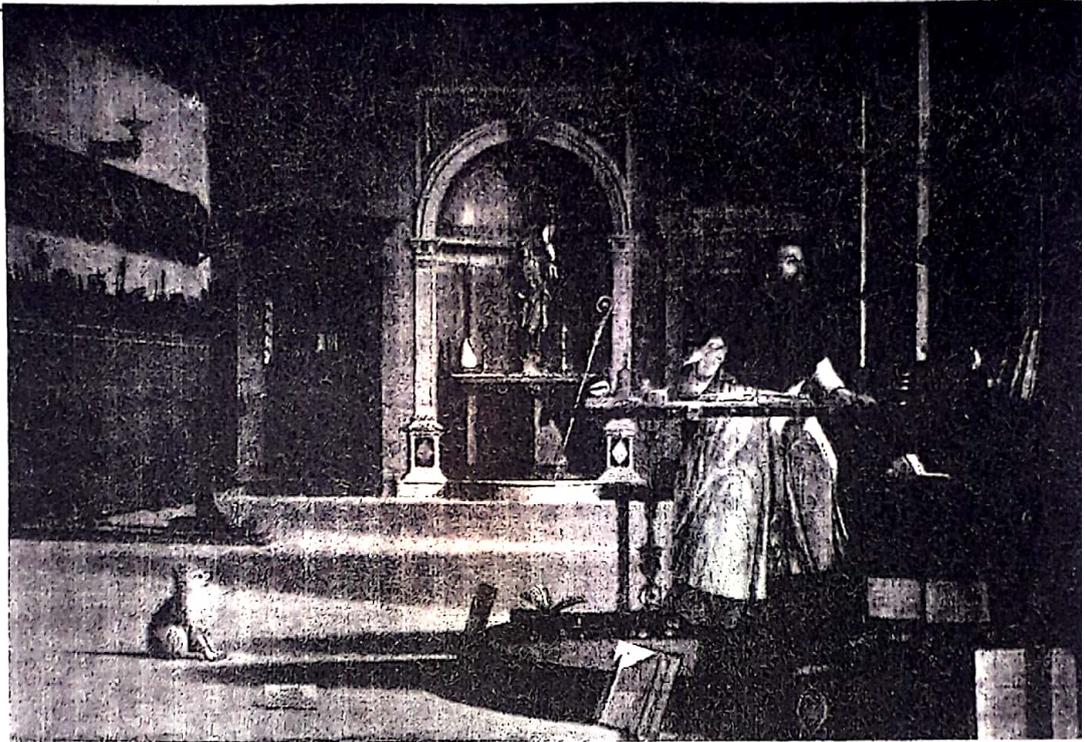


Fig.02. *la Vision de Saint Augustin* par Vittore Carpaccio, 1502-1507, Venise, Scuola San Giorgio degli Schiavoni.

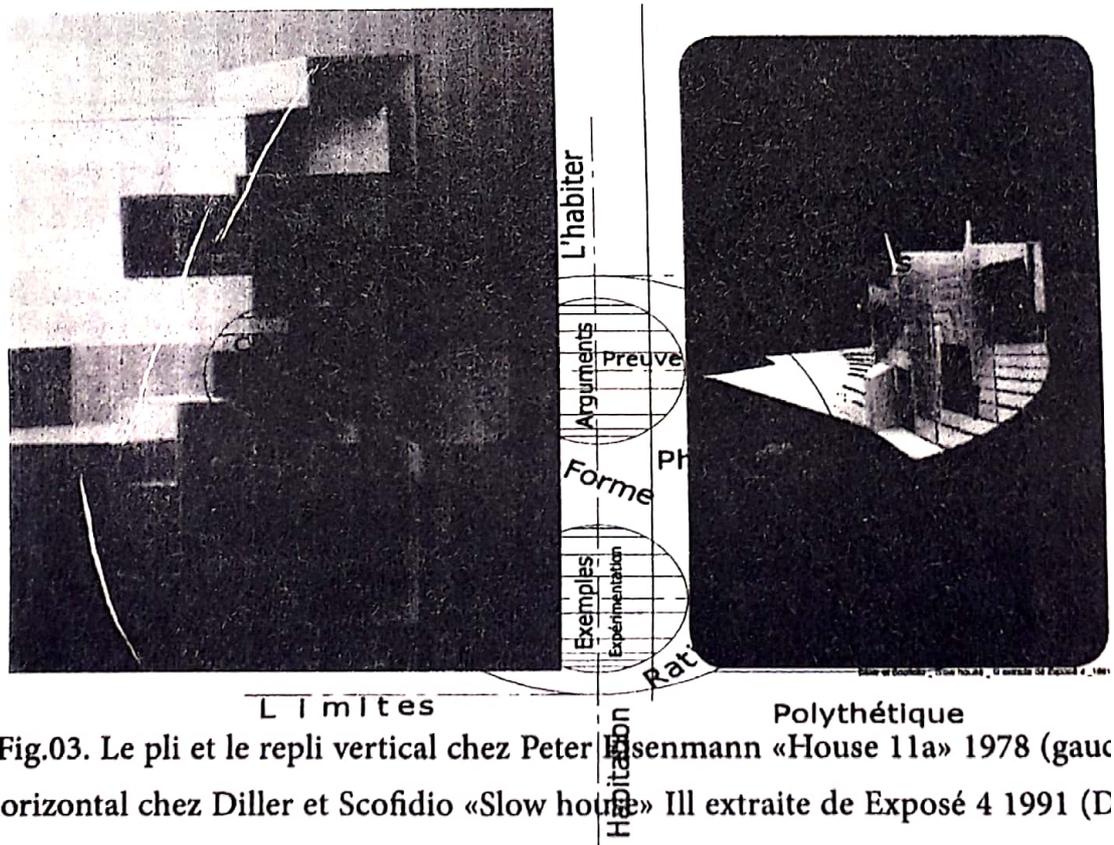


Fig.03. Le pli et le repli vertical chez Peter Eisenmann «House 11a» 1978 (gauche) et le pli horizontal chez Diller et Scofidio «Slow house» Ill extraite de Exposé 4 1991 (D)

Fig.04. Marges et limites de l'habiter entre philosophie et architecture. Sources M.

Chachour & M.C. Zine.2014.

Résumé :

Parler de l'habitat ou de l'habitant ? Du sujet ou de l'objet ? Du sujet demeurant dans un « chez soi » qui ne fait qu'intérioriser un extérieur ? Comme la philosophie dépasse le cadre historique des idées pour se concentrer sur ce qui fonde ces idées, à savoir "le philosopher", l'activité même de réfléchir et de problématiser, l'architecture a fait également sienne cette démarche pour rendre lisible "l'habiter". Telle est donc la tâche qui incombe à ces deux discours, chacun voulant penser les conditions d'une écriture savante sur l'habiter. Ce qui revient à dire qu'il y a des points de chevauchement et d'articulation, car de tout lieu et de tout temps, les philosophes ont pensé l'habiter dans le cadre d'une réflexion anthropologique et ontologique sur le statut de l'homme dans la cité. De même, les architectes ont eu recours à un cadre conceptuel pour penser l'habiter, pour lui donner une formalité, phénoménologique de surcroît. Il revient à l'architecture et à la philosophie de repenser les conditions éthiques et esthétiques de cette relation, dans laquelle sera inclus, dans sa formalité, le cadre matériel d'un habitat et l'expérience vécue d'un habitant.

Mots-clés : écriture, habiter, architecture, philosophie, pratiques urbaines.

1 Dans une réflexion à la fois épistémologique et historiographique, Thomas Kuhn a démontré le caractère incommensurable des savoirs, en ce sens que ceux-ci ne se réduisent pas les uns aux autres. Chaque savoir garde une autonomie et une "propreté" intrinsèque, aussi bien dans l'image du monde que dans la formulation linguistique et conceptuelle. Incommensurable veut dire ici ce qui ne peut être traduit d'une discipline à l'autre. Cf. Thomas (Kuhn), *La structure des révolutions scientifiques*, tr. Meyer (L.), Paris, Flammarion, 1983.

2 PAYOT (Daniel), *Le philosophe et l'architecte*, Paris, Aubier, 1982.

3 BUBER revisite l'histoire de la philosophie et propose des idées philosophiques sur la manière d'habiter la maison dans sa dimension architecturale. Voir à ce sujet : Buber (Martin), *Le problème de l'homme*, tr. par Jean LOEWENSON-LAVI, Paris, Aubier, 1962.

4 Cf. à titre d'exemple, Thierry (PAQUOT), « Introduction. "Habitat", "habitation", "habiter", précisions sur trois termes parents », dans Thierry (P.) ; Michel (L.) et Chris Younès, *Habiter, le propre de l'humain*, La Découverte, Paris, 2007, p. 7-16. Nombreuses sont les études qui vont dans ce sens et le lecteur trouvera dans la bibliographie une sélection suggestive.

5 Il a été évoqué par le philosophe arabe du X^e siècle Abu Nasr FARABI (870-950) dans son livre *Kitab al-siyassa al-madaniyya* (Le livre de la politique civile), éd. Fawzi NAJJAR, BEYROUTH, Dar al-Machriq, 1993. Le terme est employé dans le cadre d'une société réfractaire à l'ordre politique et crée ses propres mécanismes de défense, comme il est constaté dans toute démocratie avec la grève, la désobéissance civile, la manifestation ; mais aussi dans des sociétés marginales qu'on appelle "communauté" (étrangers, homosexuels, groupe subalterne quelconque..). Farabi appelle "nawabit" (pl. de nabita) de telles sociétés libres qui n'obéissent pas à un ordre unitaire et impérieux. Le mot nabita vient du terme nabat qui signifie plante. La variante nabita est choisie pour démontrer le caractère réfractaire (certains diraient : "déviant") d'une personne ou d'une société qui s'octroie cette désignation.

6 HEIDEGGER (Martin), « Bâtir habiter penser », repris dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 170-193.

7 Ibid., p. 171.

8 Ibid., p. 173.

9 Ibid., p. 175

10 Sloterdijk (Peter), *La Domestication de l'Être. Pour un éclaircissement de la clairière*, tr. Mannoni (O.), Paris, Éditions Mille et une Nuits, 2000.

11 L'habiter reflète cette dimension sphérique au sein même de l'habitat carré ou rectangulaire. Les parois rendent possible un mouvement rotatif. De même, la manière d'être sur terre, la manière d'être dans le monde et d'être mondialisé, renvoient à l'image circulaire des phénomènes (le caractère itératif de l'habitude, le mouvement dans l'habitation, la malléabilité de l'habit, etc.).

12 GOETZ (Benoît), *Théorie des maisons. L'habitation, la surprise*, Paris, éditions Verdier, 2011, p. 86.

13 Bachelard (Gaston), *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

14 OLSON (David), *L'Univers de l'écrit. Comment la culture écrite donne forme à la pensée ?* Paris, Retz, 1998.

15 NORBERG-SCHULTZ (Christian), *Habiter. Vers une architecture figurative*, Paris, Editions Electa Moniteur, 1985.

16 Cf. BACHELARD (Gaston), op. cit., p. 23-50.

17 BUTTIMER (Anne), *Home, Reach, and the Sense of Place*, Edited by BUTTNER (A.) & SEAMON (D.), *The human Experience of Space and Place*. London, Croom Helm, 1980.

18 Ibid., p. 166-187.

19 Jacques (FRANCIS), *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, Publications Universitaires de France, 1985.

20 « La réalisation de la clarté conceptuelle est le résultat du genre de thérapie philosophique que Wittgenstein n'a cessé d'illustrer à travers ses investigations. Une telle clarté est très souvent décrite par Wittgenstein en termes de représentation synoptique. Le penseur, en ce qu'il vise la clarté des relations, s'attache à relier les cas fondés sur l'occurrence de certains termes comme "identique", "vrai", "faux", "possible" - et beaucoup d'autres termes philosophiquement séduisants comme "intentionnel", "voulu", "causé"... - et à considérer comment ils fonctionnent effectivement. Un bon dessinateur est celui qui clarifie l'ensemble des relations des parties entre elles, ce qui constitue, l'une des dimensions philosophiques de l'architecture moderniste, là où le dessin a éliminé l'ornement et offre ainsi une représentation synoptique du bâtiment. » Hagberg (Garry L.), « La pensée, le dessin : philosophie et architecture comme "travail sur soi-même" », dans Poisson (C.), Paris, Editions de l'Éclat, 2007, p. 64-65.

21 Le Corbusier, *Urbanisme*, Paris, Crès, 1925, 219 p.

22 Le Corbusier, *Vers une architecture*, chapitre « Architecture, pure création de l'esprit », Paris, Crès, 1923, 173 p.

23 « C'est un grand montage baroque que Leibniz opère, entre l'étage d'en bas percé de fenêtres, et l'étage d'en haut, aveugle et clos, [...], une correspondance et même une communication entre les deux étages, entre les deux labyrinthes, les replis de la matière et les plis dans l'âme. », DELEUZE (Gilles), *Le Pli. LEIBNIZ et le baroque*, Paris, les éditions de Minuit, 1988, p.6.

24 « [...] les forces plastiques sont donc machiniques plus encore que mécaniques », Ibid., p. 12.

25 « Le dehors n'est pas une chose inerte, c'est une habitation [...]. » Gaudin (Henri), *La cabane et le labyrinthe*, Bruxelles/Liège, éd. Mardaga, coll. « Architecture & Recherches », 1988, p. 97.

26 Ibid., p. 97.

27 TSCHUMI (Bernard), "The Pleasure of Architecture", In: *Theorizing a new agenda for architecture*, New-York, Princeton Architectural press, 1996, 532 p.

28 Eisenman (Peter), *The Formal Basis of Modern Architecture*, Zürich, Lars Muller Publishers, 2006.

29 Tschumi (Bernard), « The architectural Paradox 'Studio International' », September-October, revised in Bernard Tschumi, *Architecture and Disjunction*, Cambridge: MIT Press,

1994 [1975].

30 Barthes (Roland), *Image, Music, Text, Essays selected and translated by Stephen Heath*, Fontana Press, London, 1977, p. 79-124.

31 Simon (Agathe), « Georges Bataille, le plaisir et l'impossible », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, n° 1, 2003, p.181

32 Tschumi (Bernard), « Sequences », In: *Architecture and Disjunction*, Cambridge, MA: MIT Press, 1996.

33 Deleuze (Gilles) et Guattari (Félix), *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

34 Levinas (Emmanuel), *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, La Haye, Nijhoff, 1974 [1961].

35 *Totalitaire au sens de total*.

36 Derrida (Jacques), *Demeure*, Paris, Galilée, 2009.

37 Derrida (Jacques), *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Petite Bibliothèque des idées », 1997, p. 56.

38 Sloterdijk (Peter), *op. cit.*, p. 75.

39 Salignon (Bernard), *Qu'est-ce qu'habiter ?*, Paris, éditions de La Villette, 2010.

40 Goetz (Benoît), *op. cit.*, p. 109.

41 Bolard (Laurent), « Augustin, du songe à la lumière. Sur La Vision de Saint Augustin, de Carpaccio », *Revue de l'histoire des religions [En ligne]*, 2/2005, mis en ligne le 25 janvier 2010, consulté le 10 octobre 2012. URL : <http://rhr.revues.org/4183>

42 « Dernière trace commune aux deux peintures, et non des moindres, l'ambivalence qui y prévaut entre la présence et l'absence et qui coïncide avec cette autre équivoque entre intérieur et extérieur. La présence se lit dans l'espace clos que les lignes délimitent fortement, que les objets saturent et en un sens, pour le Saint Augustin, plombent de leur densité rigoureuse ; elle se lit dans l'événement [...]. », Goetz (Benoît), *op. cit.*, p. 226.

43 Payot (Daniel), *Le philosophe et l'architecte*, Paris, Aubier, 1982.

44 La dislocation Chez Goetz signifie à la fois l'éparpillement ontologique inévitable à toute existence et le pouvoir de l'architecture contemporaine à créer des espacements indicibles, Goetz (Benoît), *La dislocation. Architecture et philosophie*, Paris, éditions de La Passion, 2001.

45 Expression qui revient d'usage à l'architecte hongrois Antti Lovag, voir : Maurer (Alfred Werner), Antti Lovag, - *Kugelbauten in den Felsen über der französischen Côte D'Azur in Tourettes-sur-Loup*, Basel, Philologus-Verlag, 2007.

46 Raynaud (Dominique), *Cinq essais sur l'architecture : études sur la conception de pro-*

jets de l'Atelier Zô, Scarpa, Le Corbusier, Pei, Paris, L'Harmattan, 2002.

47

48 Ibid., p. 31.

49 Tschumi (Bernard), « Architecture and Limits I », Art Forum, vol.19, n°4, 1980, p. 36.

50 Avec la participation de Peter Eisenman, Rem Koolhaas, Anthony Vilder, Raimund Abraham, et Kenneth Frampton.

51 Cette expression s'évade du dogmatisme architectural fonctionnel du XIX^e siècle, et est appréhendée par l'existence ou non d'une limite de la discipline architecturale à l'encontre de l'objet et des thématiques étudiés. Tschumi (Bernard), 1981. « Architecture and Limits II », dans Nesbitt (K.), *Theorizing a New Agenda for Architecture. An Anthology of Architectural Theory 1965-1995*. New York, Princeton Architectural Press, 1996, p. 156-161.

52. Nous empruntons cette expression à Michel de Certeau. Cf. de Certeau (Michel), *La Fable mystique, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1982, Partie 3, p. 424.